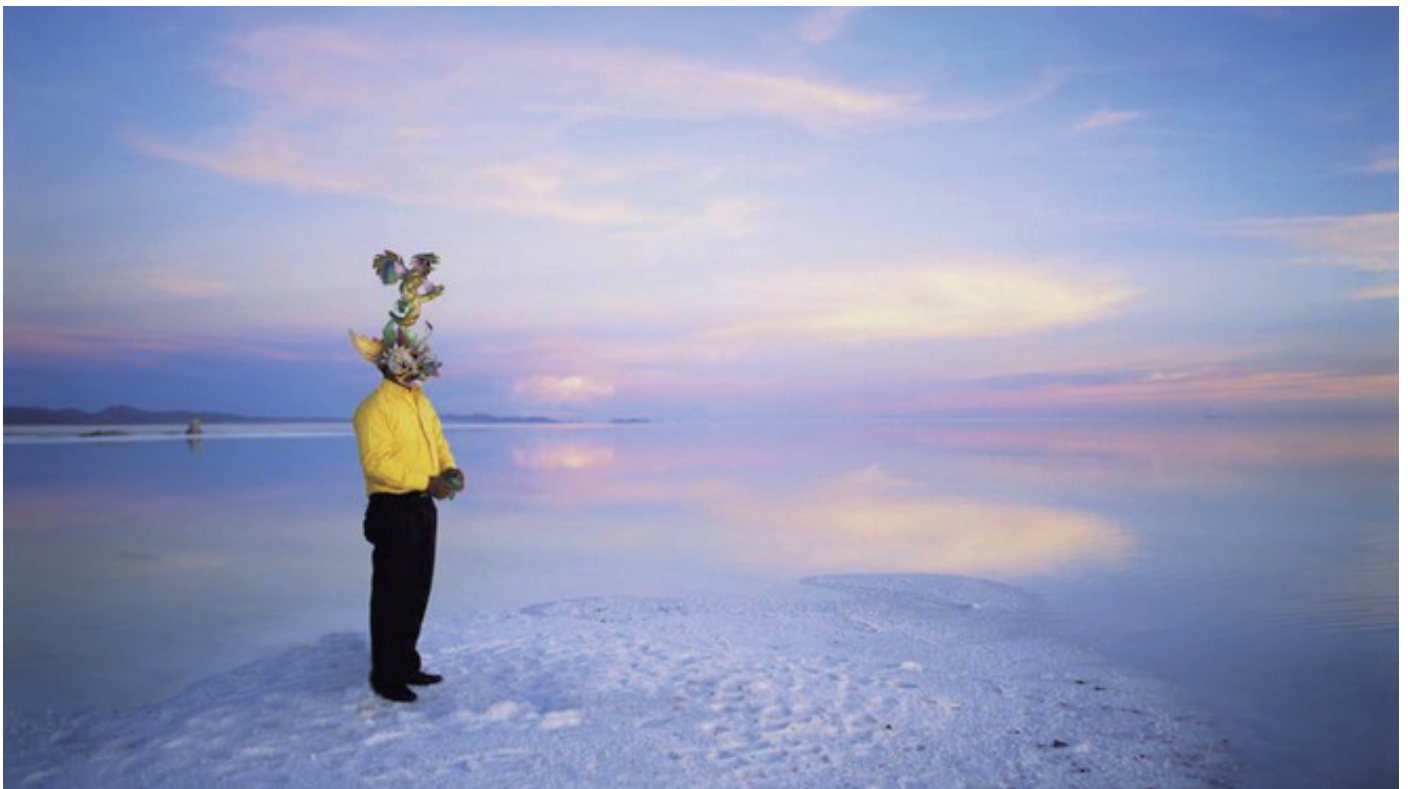


# «Jusque-là»: une fenêtre ouverte sur le monde

Mêlant les œuvres d'Enrique Ramirez à celles de la collection Pinault, cette exposition du Fresnoy évoque la notion de traversée entre politique et poésie.



«Un hombre que camina» (Un homme qui marche), 2011-2014, d'Enrique Ramirez: superbe vidéo réalisée au salar d'Uyuni à la frontière entre le Chili et la Bolivie. «Une fois par an» explique l'artiste, «la pluie tombe sur cet immensité salée qui devient comme un miroir géant.» Il y filme un homme vivant là-bas et portant un masque traditionnel pour se lancer dans une traversée à pied de ce miroir liquide évoquant à la fois la colonisation, le travail dans les mines, le passage de la vie à la mort avec une fanfare suivant le même chemin comme dans un rêve. - Courtesy de l'artiste et Michel Rein, Paris/Bruxelles

Il y a le bruit des vagues, le vent qui souffle, des chants d'oiseaux, des voix d'hommes et de femmes, une fanfare, d'étranges sifflements... tel un aventurier au coeur de la jungle, le visiteur se trouve plongé dans un univers à part, où tous les sens sont en éveil. Dans une semi-pénombre où les vidéos prennent la place des étoiles pour tracer notre chemin, on évolue au milieu d'une vaste salle où le regard rebondit d'une oeuvre à l'autre, cherche sa route, établissant petit à petit des connexions...

Avec *Jusque-là*, la nouvelle exposition du Fresnoy - Studio national des arts contemporains à Tourcoing, on pénètre dans un autre monde où les frontières s'estompent au profit de l'errance, de la traversée, du lent passage du temps. Cet univers, on le doit d'abord à Enrique Ramirez, artiste chilien dont les oeuvres constituent la base de ce parcours.

Traversant une partie de l'espace, «Log Dog» de Danh Vo est composé de troncs et de branches récoltés par l'artiste autour de sa maison à Mexico et qui semblent avoir dérivés jusqu'au Fresnoy pour s'y amasser comme des réfugiés emportés par les eaux. En s'approchant, on distingue parmi cet amas de branchages des chaînes, des bûches mais aussi des bois sculptés: on y reconnaît un chérubin mais aussi les différentes parties démembrées d'un Christ en chêne du 17<sup>e</sup> siècle. Le tout sur fond de l'installation vidéo d'Enrique Ramirez montrant sur de multiples moniteurs les mouvements de l'eau sans cesse répétés et pourtant différents.

Né en 1979 à Santiago du Chili, Enrique Ramirez a étudié la musique et le cinéma dans son pays avant de rejoindre Le Fresnoy en 2007. Lieu d'exposition, de concert, de spectacle et de cinéma, Le Fresnoy est aussi une structure de formation destinée à des étudiants ayant déjà une pratique artistique. C'est là qu'Enrique Ramirez a pu développer son univers donnant naissance à une série d'oeuvres qui dépassent la frontière entre le politique et le poétique. Qu'il évoque les victimes de la répression chilienne sous Pinochet ou celles des naufrages d'immigrants aujourd'hui, il le fait par le biais de la poésie, de la métaphore visuelle, le plus souvent liée à l'univers marin.

## Un moment de grâce

Cet univers est le sien, celui de son père surtout, constructeur de bateaux et fabricant de voiles. On en retrouve donc un peu partout dans cette exposition où l'artiste chilien confronte son travail à celui d'une dizaine d'autres artistes sélectionnés dans la collection Pinault. Car c'est aussi dans cette région, à quelques encablures du Louvre Lens, que celle-ci a créé, en 2016, une résidence d'artistes. Avec Le Fresnoy, pour partenaire principal. En 2020-2021, Enrique Ramirez a été le bénéficiaire de cette résidence et, tout naturellement, les deux institutions ont décidé de poursuivre l'aventure à travers une exposition.

Tout un jeu d'ombres et de lumières fait dialoguer les oeuvres dans la scénographie très réfléchie d'Enrique Ramirez, Pascale Pronnier et Caroline Bourgeois comme ici, avec les multiples reflets dans les vitrines de «Restos de Mar N°7» d'Enrique Ramirez, présentant des voiles rejetées par la mer, soigneusement pliées et enfermées dans sous des caissons de verre où sont gravés des textes. - D.R.

Mise en place par Enrique Ramirez et deux commissaires, Pascale Pronnier du Fresnoy et Caroline Bourgeois, conservatrice auprès de la collection Pinault, celle-ci est un pur moment de grâce, de sensibilité, de questionnement sur le monde dans lequel nous vivons.

## Le temps et la nature

À l'entrée, une phrase en néon bleu, comme l'océan, accueille le visiteur. Empruntée au jardinier, biologiste et écrivain français Gilles Clément, elle dit : *Para construir un jardín, necesitamos de un trozo de tierra y la eternidad. Pour construire un jardin, nous avons besoin d'un morceau de terre et de l'éternité* . Avec ces quelques mots, Enrique Ramirez nous invite déjà à nous questionner, à repenser notre rapport au temps et à la nature. Une petite salle d'exposition « classique » sert ensuite d'introduction. Une sculpture de Jean-Luc Moulène composée de centaines d'images d'yeux découpées et collées les unes à côté des autres semble nous observer tout en nous invitant à aiguïser notre regard. Les petits tableaux de Lucas Arruda, réalisés de mémoire, montrent une forêt ou l'océan dans une sorte de brume d'où surgit la lumière. C'est aussi dans l'océan que se dresse une croix installée par Enrique Ramirez pour évoquer la dictature argentine où, comme au Chili, les opposants politiques étaient jetés à la mer.

On passe ensuite dans la vaste salle plongée dans la pénombre. On longe *Escalator (Rainbow Rain)* de Vidya Gastaldon, installation de laine et de fils sur des baguettes de tilleul, comme une pluie aux couleurs de l'arc-en-ciel. On s'arrête devant les autoportraits de Paulo Nazareth. On s'émerveille devant la petite sculpture de Daniel Steegmann Mangrané, constituée de deux petites branches enchevêtrées renvoyant aux phasmes, ces insectes passés maîtres dans l'art du camouflage, qu'on découvre dans la vidéo du même artiste.

Dans une semi-pénombre, le visiteur déambule entre les oeuvres comme un explorateur au coeur d'un territoire réservant de multiples surprises: ici, à l'avant-plan, «4820 Brilllos» d'Enrique Ramirez, sorte de carte géographique des côtes méditerranéennes, composée à l'aide de pièces de monnaie en cuivre symbolisant les mines chiliennes mais aussi cette mer où les dissidents étaient jetés sous Pinochet tandis que d'innombrables exilés y meurent aujourd'hui en tentant de rejoindre l'Europe. Derrière, l'oeuvre «Mirror» d'Enrique Ramirez avec son voilier retourné et, tout dans le fond, «Escalator (Rainbow Rain)» de Vidya Gastaldon. - D.R.

Au centre de l'espace, *Mirror* d'Enrique Ramirez, un petit voilier renversé, symbole du voyage mais aussi du naufrage avec sa voile de la couleur des gilets de sauvetage. De part et d'autre de la salle, deux grandes vidéos. L'une montre un homme marchant dans un lac éphémère sur une mer de sel. L'autre glisse lentement, de bas en haut, le long de l'arbre le plus ancien d'Amérique du Sud. Juste à côté, l'installation de Danh Vo rassemble des dizaines de branches et de morceaux de tronc.

Plus on avance et plus on erre dans cet espace, plus le regard relie ainsi les oeuvres entre elles, créant des passerelles, franchissant des frontières, expérimentant véritablement la notion de traversée au coeur du propos. Une expérience unique, troublante et bienfaisante.

Jusqu'au 30 avril au Fresnoy Studio national des arts contemporains, 22 rue du Fresnoy, Tourcoing, [www.lefresnoy.net](http://www.lefresnoy.net)